

UN DEUX TROIS, LES BOIS, TOI & MOI

Marion Renauld / mars 2013

1. LE PRE FLEURI, LA CLAIRIERE, LA FORÊT, LE RUISSELET, LE MOULIN A FARINE.

Ah nature, ma nature, quand tu nous tiens, n'est-ce pas ? Nous avons tant de réalités divergentes que franchement, revenir au pré fleuri, c'est ou bien passéiste, ou bien idyllique, ou bien tout à fait à côté, pour un habitant du triangle des Bermudes. C'est aussi très cristallisation des valeurs roman-tiques. Toc.

Et puis il y a Léon et John. Léon est russe, John est anglais. Léon se coltine la question de la propriété privée des lots de terres paysannes, John envoie valser les lampadaires qui font la grandeur du Londres chic & branché. Léon essaie désespéré-ment d'éviter la guerre et la paix qui l'alentourne, John fait la guerre et la paix au royaume de Faërie, là où les hommes ont encore des sentiments extrêmement élevés. Et Léon abandonne finalement la partie urbaine tandis que John fume sa longue pipe, tranquille, dans son *cottage*.

« Le conte de fées traite en majeure partie (ou pour les meilleurs) de choses simples ou élémentaires, vierges de toute *Fantasy*.

Mais leur cadre rend ces choses simples d'autant plus lumineuses, car l'auteur de contes qui se permet des 'libertés avec' la Nature peut en être l'amoureux, et non l'esclave.

C'est dans le conte de fées que j'ai pressenti pour la première fois le pouvoir des mots et l'émerveillement des choses, tels la pierre, le bois et le fer, l'arbre et l'herbe, le feu et la maison, le pain et le vin ».

Dit John Ronald Reuel Tolkien. Et peut-être que le comte Lev Nikolaïevitch Tolstoï (Лев Николаевич Толстой), peut-être que Léon ne trouve pas cela suffisamment politique. Mais John n'est même pas sûr pour les chemins de fer, les trains, ces choses dans lesquelles des femmes qui devraient être dignes sont alors amenées à perdre leur regard dans la plaine, à devenir mélancoliques, cachotières et par cette voie, la même qui roule à vive allure, à mourir. Enfin, il y a aussi ceux qui s'en servent pour la modification, pour s'apercevoir à la fin qu'on était bien dans sa tête, et que les passagers et tout, le monde réel avec des autres, on les zappe histoire de faire le point avec soi-même, hein Michel. Vous utilisez tout du long le vouvoiement pour décrire le voyage d'un homme dans le train Paris-Rome, alors qu'il compte rejoindre sa maîtresse. On est censé s'identifier, on se retrouve à Rome avec un sac de nœuds et pas de choses simples ou élémentaires. A croire que dans les trains, on plane.

Ah, mais que dit Marguerite ? Mer, ma mer, quand tu nous tiens, elle dicte. Les prairies et les chevaux, à part pour faire joli à regarder, c'est peu présent. Il faut des pièces. Il faut des pièces, des bijoux, des regards. On n'est pas là dans la nature sauvage et fière, celle de John quand des vallons enclavés, nous franchissons le seuil. On n'est pas là à virevolter avec Huck Finn, on n'est pas non plus dans le dur labeur des bûcherons, des ermites. Et si Léon, il choisit d'aller vivre dans les bois, les pauvres gamins qu'on abandonne à l'orée à la tombée du jour, que la sorcière prend et mijote, ça les rend plus obscurs, les bois. Plutôt hantés qu'en mètres cubes.

« ... Oh une forêt, nous disons 'une forêt' mais qu'est-ce que ça signifie, de combien de petits détails, de petits éléments, de particules, se compose une seule feuille d'un seul arbre ? Nous disons 'une forêt' mais ce mot est formé d'inconcevable, d'inconnaissable, d'inconnu. La terre. Les mottes. Les cailloux. On se repose à la clarté du jour au milieu de choses ordinaires, quotidiennes, familières depuis l'enfance : de l'herbe, des buissons, un chien (ou un chat), une chaise, mais seulement tant qu'on n'a pas compris que chaque objet est une armée immense, une foule inépuisable ».

C'est Witold. Witold Gombrowicz, un polonais, et il faut croire que du sang sylvestre et solaire coule dans les branches là-bas, quelque chose vibre. Ça n'est pas un deux trois, nous irons aux bois cueillir des cerises, mais ça peut vous appeler, hein Léon. Léon l'aigle et timide Peau d'âne. On remue la lampe orientale, on est contre les bulldozers.

« Rien n'enrichit tant l'âme enfantine que tout ce qui donne une chance au mystère et les forêts sans chemins autour de Lavrovo ouvrirent très tôt à mon imagination mille sentiers que je ne devais jamais cesser d'explorer. Dès l'âge de six ans, je me mis à les peupler de monstres et d'enchanteurs, à déceler parmi ces ombres épaisses des gnomes et des *liéchy*, démons forestiers si redoutés des paysans ; je marchais vaillamment contre ces puissances du mal à la tête de mes armées de chênes et nous célébrions ensemble nos victoires en chantant.

– Et qui as-tu encore rencontré aujourd'hui ? demandait parfois mon père, lorsque je revenais affamé à la maison et me gavais de galettes aux confitures qui grésillaient à longueur de journée sur le fourneau de notre cuisinière Evdotia.

J'énumérais vingt-deux dragons rouges, sept nains jaunes aux ailes noires tachetées de vert et une araignée géante armée jusqu'aux dents, tous vaincus en combat singulier.

Mon père acquiesçait gravement.

– C'est bien, disait-il. Mais souviens-toi, plus tard, quand tu seras grand, que les monstres les plus redoutables sont invisibles. C'est justement ce qui les rend si dangereux. Il faut apprendre à les flairer.

Je lui promis de ne jamais être dupe de ruse si grossière ».

J'vous l'donne en mille. Romain brûle, c'est son nom. Romain brûle ne manie pas la hache et s'en veut d'avoir su comment diriger des avions. John raye les avions, tout type. John « ne peut chasser de son cœur indompté la question de savoir si les ingénieurs des chemins de fer, eussent-ils reçu davantage de *Fantasy* dans leur éducation, n'auraient pas pu faire mieux, avec toute leur abondance de moyens, que ce qu'ils font d'ordinaire ». Ainsi, Romain, si quelqu'un lui avait demandé son avis, il aurait fait voler des cerfs-volants. Il aurait défendu les éléphants et les dresseurs de chiens, il aurait donné un abri avec vue sur la mer pour tout le monde et chacun, la marge humaine. John sirote avec Romain à Big Sur. Au milieu de sa clairière, Léon les rêve. Anna serait bien plus épanouie, je ne sais pas, en mécanicienne de vélo. Tout le monde serait plus épanoui en cultivateurs de tomates qu'en enquêteur en porte-à-porte pour les revues presses quotidiennes. Romain, la ville, c'est l'inconfort d'un python dans un appartement. Arrive le moulin à farine sans ruisselet, juste tu achètes les graines et tu broies sur ton coin de table. Branlant mais pratique. Arrivent la machine à laver, le mixeur, la bouilloire, le sachet de café moulu (et tu peux acheter un moulin à moudre et habiter quelque part où on vend des grains, où on fait

pousse et récolte). Arrivent les fleurs en pots. Les champignons au kilo, les compétitions de cerfs-volants. C'est l'éblouissement.

2. VOICI LES PARAPLUIES.

Chantons sous la pluie.

Toi et moi on peut avoir un parapluie, c'est un objet absolument parfait. C'est fait pour protéger ceux qui veulent de la pluie, mais c'est même mieux qu'un chapeau parce que ça peut se partager, et mieux qu'une capuche parce que cela peut se laisser à la maison. Et j'te rajouterais qu'avec un parapluie, nous pouvons danser, alors qu'avec un chapeau melon, plutôt on le manipule. Dommage que nos choré's soient souvent sur scène, spots & paillettes.

Concours : des choré's en rue, s'il vous plaît.

Ton parapluie, à la différence de ton cerf-volant, n'a jamais servi à des fins militaires, tête en l'air. Il a toujours eu cet air modeste, simple et effectivement assez adapté à un chapeau melon, messieurs, ou n'importe quel fichu de vieille grand-mère. Allier quoi, l'utile à l'agréable. On peut faire cela avec un revolver, quel galbe, mais un revolver, si c'est beau, ça ne peut pas être utile. Ce n'est pas pratique, voyez-vous, cela a des effets trop conséquents.

Alors qu'un parapluie, tu peux l'oublier. Tu peux le prêter même, ça va, ce n'est pas quelque chose ! C'est quelque chose, c'est bien pratique. Ça permet sans contraindre personne, sauf quand on ne sait pas danser avec et qu'on place la toile tendue droit dans le museau des passants. Et vous me direz, avec l'imagination qu'on a, d'un crime ! sans doute, un parapluie en fut à jamais l'arme. Il y a des tordus, c'est vrai.

Alors qu'un parapluie tordu, voyez-vous, cela peut être beau, mais ce n'est pas utile. Quelque part vous pensez, petit parapluie noir et maigre, affamé presque, et tout abandonné, et son histoire d'amour avec une chauve-souris. Pendant ce temps, coule la pluie. Et des barques sur la Seine, n'est-ce pas ? Pourquoi voulons-nous chaque fois plus gros ? Pourquoi des couloirs souterrains et des ponts couverts, à la place d'un élémentaire bout de bois, avec toile tirée ? Et pourquoi des embarcations bien protégées et pas des barques bric broc, des gondoles. Des trucs solides.

Eh bien parce que nous ne voulons pas avoir affaire au dehors. Rendu irrespirable.

Ok si c'est la tempête et que tu es à cheval, ou dans un bus qui semble voler au-dessus de la route par rebonds aléatoires, c'est mieux les coques. Ce n'est pas ce qui se passe ici. Il faisait froid et nous avons à l'évidence mieux respiré quand nous avons tous pu avoir accès à une machine à laver. Sans doute aussi quand nous avons pu nous déplacé plus facilement, plus loin, plus chaudement. Et puis quelque chose a switché ; maintenant il y a beaucoup trop de coques, et de voies pour ces coques, et de places pour ces coques, et nous, poulets tout décharnés filant sec à l'ombre des murs, sentons la raréfaction de l'air.

Chantons sous la pluie. Puisque nous sommes en vie, puisque nous sommes en ville, chantons sous la pluie. Hâtons-nous peut-être. Nous avons tué le dehors, déjà qu'il n'était pas bien pratique. Tout ce qui vient du sol, nous disons à l'enfant Ne touche pas, c'est sale. On a envie d'dire Forcément. Jeter ce qui est déjà tombé. Ne pas tomber.

Voici les parapluies ! Voici la danse ! Elle nous apprend à tomber délicieusement, à glisser, rebondir, agir. Le gars qui chante sous la pluie patauge dans les flaques et ne tombe pas. Patauge donc, nous avons une machine à laver !

3. LES FANTASMES DES MODERNES.

Un deux trois, c'est épuisant d'avoir une vie de pur labeur à devoir reprendre, tricoter, rapiécer, réparer, entretenir. Un deux trois, si quelqu'un pouvait le faire à ma place. Et nous trouverons toujours des gens à occuper aux tâches ingrates, un deux trois tours et puis doivent s'en aller. Vivent les machines.

Un les maîtres, deux les esclaves, trois les fous du roi. Pendant ce temps, coule la rivière. Tu tiens bien droit le parapluie au-dessus de sa tête, tu te fais tenir le parap', tu gères ton affaire. Un les villes, deux les campagnes, trois la nature sauvage et les vents froids. Les corps dans la tourmente sont à l'abri avec des radiateurs, le droit d'être au sec. Nous avons rêvé d'être sécurisés. Rendu prison. Et comme des bêtes, sitôt qu'elles se sentent captives, elles visent la sortie.

Tout. Tout est absolument choquant. Le trafic humain.

Place pour tous au banquet de la vie,
Notre appétit seul peut se limiter,
Que pour chacun la table soit servie,
Le ventre plein, l'Homme peut discuter.
Que la nitro comme la dynamite
Soient là pendant qu'on discute raison,
S'il est besoin, renversons la marmite,
Mais de nos maux, hâtons la guérison.

Et ça c'est fameux, et, en effet le triomphe de l'anarchie, qui commence à la cuisine en renversant la marmite. Mais, ajoute-t-il, faudra garder la grammaire et quelques autres trucs quand même! Propositions : machines à laver, baignoires. Un bain dans la forêt. Et les facultatifs : lave-vaisselle ? aspirateur ? sèche-cheveux ? machine à pain ? machine à écrire ? appareil-photo ? ordinateur ? Et

ainsi de suite, nous négocions d'être sur, ou sous, la Haute Technologie Nouvelle. Lorsque nous aurons tout transformé, et que nous tiendrons les fromages pour des composés chimiques à illusion parfaite effet-« fondu », les gars pour des usagers et les routes pour des choses à user, nous n'aurons plus à nous demander à quoi ressemblent les choses. Déjà que nous pensons qu'une chaise confortable possède des accoudoirs et des dorures. Nous pourrions donner des graines aux vainqueurs.

BOUM.

Nos petits cœurs font boum.

L'harmonie d'un château d'eau. Boum.

Boum. Boum. Nos rivières toutes sales.

Des pelouses comme des coupes de fruits, jusqu'aux pourrissements. Boum.
Boum. Des mites en plein sac de farine, faut fermer ferme. Badaboum. Tu roules trop fort sur ton cyclomoteur.

Boum. Un volcan très énergétique. Nos vies engluées dans des émotions passagères. Elevées à la rareté du cristal. Badaboum. Nos gros cœurs avides.

L'humour des institutions. Les rires non-à-propos, sur le bord des trottoirs. Les rires à-propos, chantons sous la pluie.

Boum. Boum badidabidoum boum.

Doum. Didoum.

Boum.